

ANNE JACOBS

LA SAGA DES HALLER

TOME 1. LE RÊVE DE FRIEDA



C
CHARLESTON

ANNE JACOBS

LA SAGA DES HALLER



Le rêve de Frieda

Allemagne, 1924.

Au pied des montagnes du Taunus, la petite boutique de Marthe Haller constitue le cœur battant du village de Dingelbach. C'est ici que les gens font leurs achats, apprennent les dernières nouvelles et trouvent du réconfort auprès de Marthe et de ses trois filles, Herta, Frieda et Ida. Mais Frieda, la cadette, aspire en secret à une tout autre vie, celle de comédienne. Lorsqu'elle réussit l'examen d'entrée à l'école d'art dramatique de Francfort, sa mère, horrifiée, lui interdit de partir : hors de question que sa fille devienne une femme de mauvaise vie ! Tiraillée entre la nécessité de soutenir sa famille et ses rêves de théâtre, Frieda pourrait croiser sur son chemin une aide inespérée...

Après *La Villa aux étoffes*, Anne Jacobs dessine une nouvelle saga éblouissante à travers les destins de trois jeunes femmes entre les deux guerres.

« UNE SAGA FAMILIALE PALPITANTE
ET ÉMOUVANTE PLEINE D'AMOUR,
D'ESPOIR ET DE SOLIDARITÉ. »

Neue Welt

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

ISBN : 978-2-38529-404-5



22,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Design : Constance Clavel



LA SAGA DES HALLER
LE RÊVE DE FRIEDA

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Le Manoir oublié, Un nouvel espoir, 2025

Le Manoir oublié, Les Années de tourmente, 2024

Le Manoir oublié, Les Temps glorieux, 2024

Les Adieux à la villa aux étoffes, 2023

Tempête sur la villa aux étoffes, 2022

Retour à la villa aux étoffes, 2021

L'Héritage de la villa aux étoffes, 2021

Les Filles de la villa aux étoffes, 2020

La Villa aux étoffes, 2020

Titre original : *Der Dorfladen. Wo der Weg beginnt (Der Dorfladen I)*

Copyright © 2023 par Blanvalet Verlag,
une marque du groupe éditorial Penguin Random House GmbH,
Munich, Allemagne.

Tous droits réservés.

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner.

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-404-5

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Anne Jacobs

LA SAGA DES HALLER
LE RÊVE DE FRIEDA

Roman

*Traduit de l'allemand
par Corinna Gepner*



CHAPITRE 1

Fin octobre 1923

IL EST SEPT HEURES DU MATIN tout juste passées. Frieda repousse le rideau. Dehors, il fait encore nuit. Une lumière brille dans la cure ; le pasteur Seybold est dans son bureau. À droite, dans la ferme Grossmann, on s'active encore à l'étable. À cette heure, les bêtes des autres fermes ont été traites et nourries depuis longtemps. Les lumières sont estompées par la brume matinale qui enveloppe le village. Frieda se drape étroitement dans sa chemise de nuit, rêvant de contrées lointaines plus attristantes que le spectacle qu'elle a sous les yeux. À Echnapour, en Inde, des princesses parées de somptueux bijoux en or se déplacent sur des éléphants – elle a vu cela au cinéma. Mais elle se contenterait déjà de l'animation d'une grande ville, Francfort, par exemple. Dingelbach est d'un ennui mortel.

— Tu n'es pas encore levée ? peste Herta, sa sœur aînée. Tu vas de nouveau être en retard à l'école !

Elle s'adresse à Ida, leur benjamine de treize ans, dont la tignasse cuivrée pointe entre l'oreiller et la couette. La petite dernière est une fillette rebelle d'une maturité précoce ; elle ne fait que ce qui lui plaît et rejette la sage autorité de son aînée. D'un geste décidé, Herta rabat la couette. Ida s'y cramponne mais n'est pas de taille à lutter. Furieuse, elle se met à piailler.

— Allez ! ordonne Herta. Lève-toi ! Fais correctement ta toilette. Frieda te tressera les cheveux.

Herta tire le pot de chambre de sous le lit et descend l'escalier afin de le vider dans le cabanon extérieur qui sert de toilettes. Ida est restée assise dans son lit, sa longue chemise de nuit tirée sur ses genoux repliés. Comme d'habitude, ses épaisses nattes sont tout emmêlées. Frieda referme les rideaux, prend la cruche et verse de l'eau dans la cuvette émaillée.

— Tu as touché à mes affaires, dit-elle avec irritation.

Sans répondre, Ida s'extirpe du lit, trempe le gant dans l'eau et se le passe sur le visage. L'eau est froide, mais la fillette est trop paresseuse pour aller chercher de l'eau chaude à la cuisine.

— Tu as arraché des pages de mon cahier !

La chambre comporte trois lits. Les filles possèdent chacune une table de chevet dans laquelle elles rangent leurs effets personnels. En revanche elles partagent l'armoire, à côté de laquelle est installée la table de toilette avec sa grande cuvette en émail. On ne pourrait faire entrer davantage de meubles. Il est déjà difficile d'accéder au lit d'Ida en raison de tout ce qui traîne par terre : cartable, chaussures, chaussettes et une foule d'autres objets.

— C'était un emprunt, répond Ida de mauvaise grâce. Maman doit m'acheter de nouveaux cahiers. Tu en auras un.

Mais ses explications ne parviennent pas à calmer Frieda. La petite est une véritable pie voleuse ; avec elle rien n'est en sécurité.

— Gaspiller du papier coûteux pour en faire des petits bateaux ! s'exclame-t-elle en levant les yeux au ciel.

Elles ont retiré leur chemise de nuit et se savonnent avec le gant. Surtout « en bas », ainsi que le leur a enseigné leur mère. La propreté de cette partie du corps est indispensable. La figure, c'est moins important. Elles terminent leur toilette par les pieds. Puis Frieda verse l'eau dans le seau.

— On a fait une régate, explique Ida en prenant de grands airs. C'est mon bateau qui a gagné.

— Félicitations ! À cause de toi je ne peux pas terminer ma pièce de théâtre.

— Utilise du papier-toilette.

Frieda se tapote la tempe de l'index, puis commence à s'habiller, agrafant le soutien-gorge hérité de sa mère, enfilant porte-jarretelles, chemise et slip, puis sa blouse et sa jupe. Les bas sont en coton, un tissu qui ne gratte pas. Ceux en laine, qu'elle porte l'hiver, sont une véritable torture. À la ville, les femmes ont des bas de soie et de la lingerie fine en dentelle – un raffinement qui passe pour un péché à Dingelbach.

— En échange, tu me donneras deux cahiers ! proclame-t-elle.

— Pfff.

— Deux cahiers vierges, avec des lignes, insiste Frieda.

Elle chausse ses sabots d'intérieur et, en sortant, attrape au passage la veste grise en laine, également un ancien vêtement de sa mère. Même avec ses manches raccommodées, elle est plus belle que les exemplaires tricotés main parce qu'elle vient d'une boutique de

Bad Homburg. C'est un cadeau du père datant de l'avant-guerre, l'époque où ils avaient de l'argent – et où lui-même était encore en vie.

L'escalier, sombre et étroit, requiert de la prudence si l'on ne veut pas glisser ou manquer une marche avec ses sabots. Encore plus quand on descend le pot de chambre. Une chaleur agréable règne en bas, dans la cuisine. La mère a allumé le poêle et dans la pièce flottent les effluves du café de malt et des tranches de pain mises à griller sur la plaque du fourneau. Le lait chauffe dans une casserole. Frieda fronce le nez, elle déteste cette odeur.

- Tu lui as fait ses tresses ? s'enquiert Herta.
- Pas encore.

Avec un soupir, Herta remonte l'horloge de la cuisine. La table est mise. La jeune fille place le pain dans une petite corbeille. Puis elle apporte à la mère le pot contenant le lait chaud. Herta ne supporte pas l'inactivité. Elle a constamment besoin de prouver son zèle, ce qui l'autorise aussi à se plaindre qu'elle n'a pas un instant de repos. Pour la forme, Frieda pose la cafetièrre sur la table, puis, n'ayant plus rien à faire, s'assoit sur son tabouret. Dehors, le jour se lève, mais le temps est brumeux. On ne distingue même pas le poulailler dans le jardin.

Les sabots d'Ida claquent dans l'escalier. La fillette a son cartable à la main. Une de ses chaussettes a glissé, ses nattes paraissent effilochées comme si elles avaient été grignotées par les souris.

— Je veux que ce soit maman qui me coiffe, exige-t-elle. Frieda me tire toujours les cheveux.

— Assois-toi, Idchen, dit la mère en lui préparant une tasse de café avec beaucoup de lait.

Pendant qu'Ida boit son breuvage chaud et avale son toast tartiné de compote de prunes, la mère lui défait ses nattes et lui passe précautionneusement le peigne dans les cheveux. Ida a hérité de la chevelure blond roux de son père ; la mère et Herta ont les cheveux blond foncé. Ceux de Frieda, en revanche, sont noirs et bouclés. La jeune fille a les yeux marron et non bleus comme presque tout le monde au village. Cette singularité a suscité nombre de moqueries et l'oncle Georg s'est même demandé s'il n'y avait pas eu un Italien ou un Espagnol de passage dans la région. Georg est le frère de la mère. Sa ferme est la voisine directe de la boutique.

Alors qu'Herta vient de se préparer une tartine, on frappe à la porte. La boutique n'ouvre qu'à huit heures, mais si quelqu'un se présente en dehors des horaires, la mère ne refuse jamais de le servir.

— J'y vais, annonce Herta en reposant son toast sur son assiette.

Les barrettes d'Ida coincées entre les lèvres, la mère se borne à un signe d'assentiment. Dompter la tignasse ébouriffée de sa benjamine est toute une affaire. Dehors s'élève la voix sonore et autoritaire de Gertrud Schütz : elle veut de la cannelle pour sa compote de poires et se plaint que les fruits que l'on ramasse dans la prairie où l'on se réunit parfois autour d'une bière soient tachés. Elle n'a pas à payer car son fils, Otto Schütz, a labouré le champ de la mère des trois filles, Marthe Haller, qui tient la boutique du village.

Une demi-heure plus tard, les cheveux soigneusement tressés et les chaussettes remontées, Ida a traversé la rue pour se rendre à l'école, où elle arrive juste après la sonnerie de la cloche. Herta a fait sortir les poules dans le jardin et ramassé les œufs. À présent, elle lave la vaisselle pendant que les œufs cuisent. Ensuite, on

les fera mariner dans de l'eau salée. Le propriétaire de l'auberge *Au corbeau* les leur achète pour les revendre le double à ses clients.

Frieda aide sa mère à la boutique, mais à cette heure il n'y a pas grand-chose à faire. La vitrine, Herta l'a nettoyée la veille, et le ménage est fait le soir. Frieda est fière de ce commerce que ses parents ont si bien aménagé. À l'époque, le père a transformé l'entrée et les deux pièces du rez-de-chaussée de leur habitation en une salle qui fait près de vingt mètres carrés. Il a été obligé de conserver les poutres des colombages, mais les a peintes en vert. On y suspend des écriteaux publicitaires colorés, parfois aussi les annonces des produits nouvellement arrivés. Enfin, c'est ce qu'on faisait dans le temps. À présent, avec l'inflation, la mère propose rarement des nouveautés. Les rayonnages et les tiroirs sont installés au fond, contre le mur. Sur le devant se trouve une longue table surmontée d'une vitrine renfermant des pots de crème Nivea, des flacons d'eau de Cologne et deux petites bouteilles de liqueur.

Mais le clou du spectacle c'est le gros serpent vert en bois suspendu au-dessus de la table. De sa tête mince dépasse une langue rouge et il déroule ses anneaux écailleux d'un bout à l'autre du comptoir. De multiples crochets fixés sur son corps accueillent des sacs en papier de différentes tailles. Lorsqu'on a besoin d'un sac, il suffit de lever la main et d'en détacher un.

À présent, il fait jour et le brouillard s'est dissipé. De pâles rayons de soleil obliques éclairent la rue, et les marronniers dépouillés plantés devant l'église projettent sur le sol un fin tissu d'ombre. Marlis Alberti discute avec deux fermières à côté de la petite place gazonnée, sous les arbres. En face, Herbert Grossmann attelle son cheval brun à sa charrette. Sans doute veut-il se rendre dans

son verger. L'automne, le rythme est plus tranquille au village. Le blé et l'avoine sont dans les granges, on a rentré le foin et le regain, et la récolte de pommes de terre est terminée. Il reste encore les fruits, puis ce sera l'hiver, au cours duquel on abattra les bêtes. Nul ne souffrira de la faim au village, même en cette période où les prix atteignent des sommets inimaginables. On peut devenir millionnaire du jour au lendemain sans pour autant pouvoir s'acheter grand-chose.

La mère s'active, passant le chiffon sur la vitrine. Frieda s'est installée sur un tabouret à l'écart afin de poursuivre la rédaction de sa pièce de théâtre. Ida s'étant approprié les dernières feuilles de son cahier, elle écrit sur un des sacs marron mis à la disposition des clients. Ce n'est pas terrible, mais il faut faire de nécessité vertu. L'hiver précédent, elle est allée au cinéma à Francfort avec l'oncle Georg et la cousine Luise. On donnait un film de Fritz Lang, *Le Tigre du Bengale*. Depuis, elle écrit des dialogues et des scènes qu'elle joue avec Luise dans la chambre de celle-ci. Elle en a déjà rempli trois cahiers et ne tardera pas à manquer de papier – hélas, elle n'a pas le droit de se servir parmi ceux que sa mère vend à la boutique : ils sont réservés aux écoliers et, à dix-sept ans, elle a passé l'âge de fréquenter l'école du village.

Alors qu'elle est plongée dans une scène palpitante entre Irene Amundsen et la princesse captive, la cloche du magasin retentit. Anni Christ tape des pieds afin de décroter ses chaussures avant d'entrer. Puis elle rajuste son foulard, malmené par le vent d'automne.

— Adieu, Anni, dit aimablement la mère. Tu es bien matinale.

Anni sourit et clopine jusqu'à la grande table. Ses os la font souffrir, ses genoux lui donnent du fil à retordre et elle a les pieds gonflés. Les bobos de l'âge, dit-elle toujours.

— Il faut bien, répond-elle. J'ai des fruits à mettre en conserve et à faire sécher.

— De quoi tu as besoin ? De sucre ? Je n'ai plus de bocaux mais je peux te fournir des joints en caoutchouc.

Oui, Anni Christ veut une livre de sucre. Puis elle désigne les trois grands récipients en verre posés sur la table qui contiennent un reliquat de bonbons en forme de framboise, de fraise et de citron.

— Je prendrai un de chaque.

— Pour le petit-fils, hein ? dit Marthe en décrochant un sachet.

Frieda s'empresse d'ôter les couvercles afin que sa mère puisse sortir les bonbons à l'aide de la pince. La tâche n'est pas si facile : ils sont collés les uns aux autres et elle doit y aller par à-coups pour les détacher. Anni suit l'opération en souriant. Elle glissera les friandises en cachette au petit Heinz car sa grand-mère paternelle, Gertrud, ne veut pas qu'on le gâte. Celle-ci mène la ferme Schütz d'une main de fer et fait souvent plier à sa volonté jusqu'à son propre fils, Otto. Autant dire que, en tant que femme et belle-mère dudit fils, Helga et Anni n'ont pas voix au chapitre.

« Voilà ce qui se passe quand on est pauvre et qu'on épouse un riche fermier, dit souvent Marthe à ses filles. On te reproche sans arrêt d'être arrivée les mains vides et on te traite comme une moins que rien. »

Une mise en garde que Frieda écoute toujours d'une oreille distraite, puisqu'elle n'a pas l'intention d'épouser un paysan. Et encore moins un paysan de Dingelbach. À supposer qu'elle se marie, ce sera avec quelqu'un de la ville, un artiste ou un architecte. Son père avait de l'ambition dans ce domaine, mais il a tout quitté pour rejoindre la mère à Dingelbach.

La cloche sonne à nouveau. Cette fois, c'est la femme du pasteur Seybold, qui bien évidemment ne prend pas la peine de s'essuyer les pieds. Ce qui oblige Frieda à passer un coup de serpillière car la rue est mouillée. Anni s'empresse de faire disparaître le sachet de bonbons dans son sac à provisions et salue la Seybold avec le respect dû à sa fonction – celle-ci y attache une grande importance.

— Bonjour, Anni. Comment vont les genoux ? L'automne est cruel pour les os et les articulations. Mon mari s'en plaint lui aussi. Le matin, il a le dos douloureux et les doigts raides. Chacun a son lot de soucis...

L'épouse du pasteur éprouve toujours une certaine satisfaction à voir une personne malade ou en difficulté : elle peut alors dispenser des paroles de réconfort. Puis, se tournant vers Marthe Haller, elle lui demande comment elle parvient à se « débrouiller » avec cette inflation qui pèse sur le réapprovisionnement de la boutique.

— On s'arrange, madame le pasteur, répond la mère. Avec le champ et le jardin on arrive à joindre les deux bouts.

— Je vois, répond la Seybold en pinçant les lèvres avec une pointe de déception.

— Et puis on aura bientôt le rentenmark¹, poursuit Marthe Haller. Ça mettra fin à la hausse des prix.

— Ah, le rentenmark ! s'exclame la femme du pasteur en se mettant à rire. Vous croyez vraiment que ça améliorera la situation ? Pas du tout, madame Haller. Nous aurons un bien triste Noël.

Frieda s'attend à ce qu'elle enchaîne sur les sept plaies infligées à l'Égypte par le Seigneur tout-puissant, mais elle se borne à demander du fil et des boutons noirs.

1. Ce mark a été adopté en 1923 pour faire face à l'hyperinflation que connaissait l'Allemagne depuis 1919. [Toutes les notes sont de la traductrice.]

— Un petit instant, je vous prie, madame le pasteur, répond la mère en interrogeant du regard Anni Christ. Ce sera tout, Anni ?

— Excusez-moi, réplique la Seybold, vexée. J'attends mon tour, bien sûr.

Anni Christ s'empresse d'assurer qu'elle a terminé ses achats et sort plusieurs gros billets de son portefeuille usé. Les bonbons coûtent plusieurs milliers de reichsmarks. Un prix d'amis, dit la mère. En ville, ils valent dix fois plus cher. Anni prend congé tandis que Frieda lui tient la porte.

La mère a posé sur la table le tiroir contenant les articles de mercerie. Elle a du fil noir, mais pas de la bonne épaisseur, et les boutons, cousus sur un morceau de carton, se vendent par dix. La Seybold prend son temps, trouve matière à redire sur tout, ces boutons sont trop petits et ceux-là sont trop grands. Elle se décide finalement pour une bobine de fil de soie et dix grands boutons.

— Mettez ça sur mon compte, madame Haller. Je passerai payer la semaine prochaine.

— Je suis vraiment navrée, madame le pasteur, mais je ne fais plus crédit.

La Seybold le sait parfaitement, ce qui ne l'empêche pas de tenter le coup chaque fois. Mais Marthe Haller reste ferme. Les affaires sont les affaires. Où irait-on si on commençait à faire des exceptions ? Avec un soupir, la femme du pasteur sort de son sac un petit morceau de lard maigre enveloppé dans du papier.

— Alors prenez ceci, madame Haller, au nom de notre Seigneur. Avec toutes les bouches que vous avez à nourrir, vous en aurez bien besoin, n'est-ce pas ?

Le lard est sec et dur ; il faudra le faire bouillir pour le ramollir, mais la mère se prête au troc et remercie sa

cliente. A-t-elle le choix ? Elle ne peut tout de même pas refuser de lui vendre le fil et les boutons.

Voyant Frieda plongée dans un travail de rédaction, la Seybold lui demande s'il s'agit du spectacle de la Nativité prévu pour Noël.

— Il est presque terminé, répond Frieda.

En réalité, elle ne l'a pas encore commencé. Mais ce sera rapide, elle a déjà tout en tête. Naguère, elle jouait dans la pièce mais s'y ennuyait, car on ne lui confiait que des rôles muets : un ange, la Vierge Marie... Depuis que c'est elle qui l'écrit, elle y a inséré quelques rôles intéressants pour les filles.

— Votre Friedchen écrit très bien, dit la femme du pasteur à la mère avec une bienveillante condescendance. L'instituteur Hohnermann a dit récemment qu'elle avait un talent d'écrivaine.

Elle accompagne cette dernière phrase d'un drôle de petit sourire. Frieda ne bronche pas. Elle sait qu'au village on soupçonne M. Hohnermann d'avoir un faible pour elle. De son côté, elle l'apprécie. Il lui prête des livres et elle peut discuter avec lui des scènes de théâtre qu'elle écrit. Mais elle n'en est assurément pas amoureuse. L'instituteur a la figure constellée de cicatrices : il a été blessé à la guerre par des éclats d'obus.

La Seybold se décide enfin à partir, mais s'arrête dehors pour un brin de causette avec deux fermières venues faire leurs achats. Si le soleil est un peu plus chaud, le vent fait tourbillonner les feuilles sur la place de l'église, et Lenchen Grossmann, qui nettoie son étable, s'interrompt pour resserrer son foulard. Frieda jette un regard résigné en direction des champs moissonnés et des prés situés de l'autre côté de la rivière, où des nuées de corneilles s'en donnent à cœur joie. Puis elle remet les tiroirs en place et le misérable bout de lard à Herta dans la cuisine.

— Mets-le dans le garde-manger, ordonne Herta, qui coupe des poires pour une compote.

— Je crois qu'il y a des asticots dedans. Tu ferais mieux de le donner aux poules.

— Montre ! Mais non, il est encore bon. Je le cuisinerai avec du chou et des pommes de terre.

— Beurk !

Herta jette à sa sœur un regard de reproche. Un morceau de lard, même rance, on ne le donne pas aux poules. Ce serait un gaspillage criminel.

— Si tu es désœuvrée à la boutique, il y a de quoi t'occuper ici, Friedchen, ajoute-t-elle en désignant le plat en fer-blanc contenant les fruits.

— Non, on attend du monde.

Frieda a mieux à faire qu'aider sa sœur à couper les petites poires dures. Il lui faut terminer le grand dialogue dans le cachot du palais. C'est un moment intense, car Irene dépeint à l'infortunée princesse quelles tortures l'attendent si elle refuse de fuir sur-le-champ. Il faut que ce soit saisissant afin d'émouvoir les spectateurs.

Mais, alors qu'elle regagne la boutique, la mère, posée à la fenêtre, lui fait signe de venir.

— Regarde, Friedchen, dit-elle. Il a réussi à démarrer l'automobile.

En allongeant le cou, Frieda voit la sombre Mercedes-Benz avancer lentement dans la rue cahoteuse du village. Elle n'est pas décapotée, mais à travers la vitre on distingue l'oncle Georg qui tient le volant à deux mains car les nids-de-poule la mettent à rude épreuve. L'automobile appartenait à Mme Küpper, à qui il a proposé de l'échanger contre la transformation du parc de sa villa en un champ. Comme elle y a consenti, il a labouré le parc, semé de l'orge d'été et planté de la betterave fourragère. L'usine de manches de parapluie

Pilz & Küpper étant en difficulté, à l'heure actuelle un champ a plus de valeur qu'un beau parc.

— Pourvu qu'il n'ait pas d'accident ! s'écrie la femme du pasteur.

— Schorsch Altmann veut devenir un monsieur de la haute ! lâche l'une des deux femmes qui l'accompagnent.

— Au moins il est de son temps, réplique l'autre.

— Mais l'orgueil précède la chute.

Frieda sort faire signe à son oncle. Il a passé des semaines à bricoler le véhicule qui ne voulait pas démarrer, mais ses efforts ont payé. Frieda est enthousiaste. Une automobile ! Comme les gens de la ville ! On se met au volant et, hop, c'est parti pour le vaste monde ! Sans cheval ni charrette. Sans train. Francfort ! Berlin ! Peut-être même l'Inde !

Partout les portes s'ouvrent. Les villageois quittent leur ferme pour affluer dans la rue du village, en réalité la rue de Francfort. Georg Altmann et son automobile font sensation. À Dingelbach, personne ne possède de voiture. On fait les trajets à pied, à vélo ou en charrette. L'automobile, c'est pour les riches.

Dans l'école, l'instituteur Hohnermann est à la fenêtre avec les enfants. On voit à ses gestes qu'il leur donne des explications. Sans doute est-il en train de leur apprendre comment fonctionne l'auto. Ida leur en fera le récit dans le détail au déjeuner.

— Oh, là là ! s'exclame Marthe Haller.

Elle a rejoint Frieda à l'extérieur et pointe du doigt sur la gauche un chariot à ridelles attelé de deux chevaux qui vient de surgir.

— C'est Otto Schütz avec sa charrue ! dit Marlis Alberti, accourue elle aussi pour assister au spectacle. Il va sûrement labourer le champ des Prussiens.

— Comment ils vont faire pour passer tous les deux ?

— Attention !

Les femmes plantées devant le magasin reculent précipitamment. Marlis peste contre Otto Schütz, qui s'obstine à faire avancer son chariot au milieu de la chaussée. Les deux véhicules vont se croiser devant la boutique, à l'endroit où la voie est le plus étroite ! Otto Schütz se met à beugler furieusement, et Georg fait un écart. On entend craquer et grincer ; un bout de métal vole et atterrit dans le jardin de la cure. Le chariot a frôlé l'automobile et un moyeu a arraché un garde-boue de la Mercedes.

Schütz arrête son attelage sur la place de l'église, attache solidement les rênes et descend. La voiture a fait halte elle aussi ; le moteur continue à tourner un instant avant de tousser et de s'éteindre. Georg Altmann descend. Il y a de l'orage dans l'air.

Les spectateurs observent la scène en silence tandis que Georg examine le garde-boue arrière, tordu mais qui tient encore. De son côté, Otto Schütz scrute les roues de son chariot. Les moyeux n'ont pas bougé, mais sont légèrement éraflés. Il passe la main sur les rayures et lève le regard vers la charrue, demeurée intacte. Alors qu'il s'apprête à remonter, Georg s'approche de lui.

— Il va falloir débourser, Otto !

Schütz se tapote le front de l'index et se détourne, mais Georg insiste.

— Tu m'as démolî deux garde-boues. Il va falloir que j'aille les faire réparer à Francfort.

— T'avais qu'à rouler sur le côté, grommelle Otto Schütz.

— C'est bien ce que je faisais, bon Dieu ! Tout le monde l'a vu. Mais toi tu menais tes canassons comme si la rue était à toi !

— Je menais mes canassons comme d'habitude, Georg. Et ça n'a jamais empêché personne de passer. À part toi, avec ton automobile de m'as-tu-vu !

Rouge de colère, Georg Altmann met les poings sur les hanches et se campe devant Otto Schütz, lequel se place lui aussi en position de combat.

— Tu vas me le payer, ce nouveau garde-boue !

— Tu peux toujours courir !

Les femmes décident d'intervenir.

— Ne t'énerve pas, Otto, l'implore Helga Schütz, arrivée à la hâte pour calmer son mari. La colère, ça n'est jamais bon.

De leur côté, Marthe et Herta tentent d'apaiser l'oncle Georg.

— Tu risques de le regretter, Georg !

Otto repousse brutalement sa femme ; l'oncle Georg écarte sa sœur. C'est alors que l'instituteur Hohnermann arrive au pas de course, les basques de son habit flottant au vent. Les bras tendus, il s'interpose entre les deux coqs du village.

— Je vous en prie ! Monsieur le maire ! Monsieur Altmann ! Pas devant les enfants !

— Toi, le maître d'école, fiche le camp ! le rabroue Schütz.

— Occupe-toi de tes oignons ! grommelle l'oncle Georg.

Le pasteur Seybold arrive à son tour, accompagné de l'aubergiste et du paysan Grossmann. La situation se détend, même si Georg continue à réclamer haut et fort le paiement des dommages, et Otto à lui opposer ses moyeux éraflés. Le vieux pasteur joue les médiateurs, et Guckes propose de discuter de tout cela à l'auberge dans la soirée. Il offrira la première tournée. Otto finit par remonter dans sa charrette pour calmer ses chevaux pris de nervosité, et après un dernier geste de colère, il reprend tranquillement sa route.

— Qu'il aille au diable ! fulmine Georg.

— Jurer est un péché, Schorsch, le reprend Seybold. Remercie le Seigneur de ne pas avoir été blessé. Il a étendu sur toi Sa main protectrice.

Georg garde le silence, mais il est visible que les paroles du pasteur ne lui font pas grand effet. Il retourne à son automobile, passe la main sur le garde-boue abîmé, puis sort la manivelle du coffre afin de relancer le moteur. Entre-temps, les villageois se sont dispersés. Le pasteur fouille dans son jardin à la recherche du bout de ferraille projeté lors de l'incident, et l'instituteur a retrouvé ses élèves. Plusieurs femmes sont entrées avec Marthe Haller et Herta dans la boutique afin de commenter l'événement palpitant qui vient de se produire. Seuls l'aubergiste et Herbert Grossmann sont restés à côté de la Mercedes, ainsi que Frieda. Tous sont fascinés par ce miracle de la technique.

— On met le moteur en marche à l'aide de la manivelle, explique Guckes. Il faut l'introduire à l'avant, dans ce trou, et tourner énergiquement.

Ils suivent l'opération avec curiosité. La manivelle est dure, l'oncle Georg a du mal à l'actionner. Il transpire, le visage rougi par l'effort. Trois fois, quatre fois, cinq fois. Le moteur ne bronche pas. Georg fait une courte pause, puis recommence. Toujours rien.

— Laisse-moi essayer, ordonne Herbert Grossmann.

— Non, le retour de manivelle peut te bousiller le bras.

— Je ne suis pas stupide, Schorsch !

Mais l'oncle Georg n'a pas envie qu'on touche à sa chère automobile. Il s'assoit au volant et demande aux deux autres de pousser. Ce n'est pas de leur goût, mais ils crachent dans leurs mains et se mettent à l'ouvrage. À Dingelbach, aider ses voisins est une seconde nature.

Alors que Frieda s'apprête à rentrer pour écouter les conversations de ces dames survient un homme qui déclare s'y connaître. La jeune fille a le sentiment de l'avoir déjà vu sans cependant parvenir à le situer. Il est vêtu d'une vieille veste et d'un pantalon crasseux, et porte un baluchon sur l'épaule. Un ouvrier agricole. Que vient-il faire là ? En automne, on n'embauche plus personne.

Il se fait donner la manivelle, l'insère dans le trou et tourne. Pas trop vite, mais d'un geste énergique et régulier. Le moteur souffle, se remet en marche, puis fait entendre une pétarade cadencée. On dirait une série de tirs. L'automobile vibre. Le garde-boue tordu cliquette.

— C'est une bonne machine, dit l'homme, satisfait, en rendant la manivelle à l'oncle Georg.

Le vacarme du moteur couvre la suite de leurs paroles. Mais soudain, Frieda se souvient qu'il s'appelle Oskar Michalski et que, durant la guerre, il a travaillé à la ferme Schütz. C'était l'époque où Otto était prisonnier des Anglais, si bien que les femmes étaient livrées à leurs seules forces. Quand Otto est revenu, Michalski ne s'est pas attardé. Il a repris son baluchon en pleine période de moisson, ce qui n'était pas correct de sa part : Otto était handicapé par son bras abîmé, et moissonner à la faux lui était difficile. Mais il y avait des rumeurs au village sur ses relations présumées avec Helga Schütz.

CHAPITRE 2

COMME UN FAIT EXPRÈS, il pleut lorsque le train arrive en gare de Dingelbach. Descendue sur le quai – une simple allée pavée –, Ilse Küpper se demande si elle ne ferait pas mieux de s’abriter en attendant la fin de l’averse. Mais la petite structure en bois au toit hors d’usage, traversée par le vent et la pluie, n’offre qu’une maigre protection.

C'est vraiment à mourir de rire, songe-t-elle. La future propriétaire de l'usine Pilz & Küpper arrivera trempée comme une soupe parce qu'elle n'a pas de parapluie.

D'où elle se trouve, elle aperçoit la villa de l'usine, une pimpante bâtisse à colombages. Au premier étage, l'encorbellement comporte de hautes fenêtres vitrées et la toiture en ardoise compte plusieurs pignons et cheminées. L'année précédente, son frère Josef a fait abattre les sapins qui protégeaient la propriété des regards. Les vieux arbres du parc ont disparu eux aussi. À présent, la villa est entourée de champs et de prairies, et un potager a été aménagé à côté du pavillon de jardin où

l'on dégustait autrefois du thé, de la limonade et des pâtisseries.

Elle relève le col de son manteau et noue un foulard sur ses cheveux. Son beau chapeau, elle l'a ôté dans le train et rangé dans sa petite valise en cuir. La pluie l'aurait achevé. Bon, allons-y, se dit-elle. C'est l'affaire de dix minutes, je ne serai pas trempée jusqu'aux os.

Elle se met en marche, arc-boutée contre le vent qui lui projette la pluie dans la figure. C'est une de ces journées où tout semble aller de travers. Le matin, en partant pour Francfort, elle a senti que ce ne serait pas facile – elle possède un sixième sens pour ce genre de chose. À la banque, tout s'est encore bien passé. On lui a accordé le crédit qu'elle demandait, ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'ils ont la villa et le terrain en garantie. Qui plus est, à l'heure actuelle, on s'acquitte facilement de ses dettes. En ces temps d'inflation, elles fondent comme neige au soleil. La somme remboursée n'est qu'une fraction de l'emprunt qu'on a contracté. Non, la discussion à la banque a été agréable, elle a obtenu tout ce qu'elle voulait. Les problèmes ont commencé vers midi, quand elle est descendue du tram rue d'Eschenheim pour régler la dernière traite aux parents du défunt Klaus-Peter Pilz. Avec ce règlement, son frère Josef redevenait seul propriétaire de l'usine de Dingelbach.

Klaus-Peter Pilz, son associé, est mort en France en octobre 1917 et, comme il n'était pas marié, ses parents ont légué ses parts à l'usine. Au début de l'année, le frère d'Ilse a reçu une lettre d'Helmut Pilz l'informant que sa femme et lui n'étaient pas intéressés par l'usine mais que, l'inflation ayant eu raison de leur épargne, ils avaient besoin d'argent. Josef s'est déclaré disposé à racheter les parts. Les conditions de la vente ont été

fixées par contrat, avec un règlement en trois fois tenant compte de la dépréciation monétaire galopante. Ilse a eu gain de cause : Josef voulait payer en une seule fois, ce qui aurait signifié acquérir les parts de Klaus-Peter à un prix dérisoire. Or Ilse se refusait à profiter de la détresse des parents de leur défunt associé.

« Quelle sensiblerie ! s'est-il plaint. Klaus-Peter n'en souffrira pas, il est mort et enterré. »

Klaus-Peter Pilz n'avait même pas quarante ans. L'usine était toute sa vie. Lorsqu'il a été mobilisé, il avait la tête remplie de projets et d'idées. S'il était revenu, la vie d'Ilse aurait été différente à bien des égards. Mais les choses sont ce qu'elles sont. Elle n'est pas la seule à avoir dû renoncer à ses rêves à cause de la guerre.

Elle marque une brève halte pour boutonner le bas de son manteau, dont les pans sont malmenés par le vent. Le pittoresque village de Dingelbach est situé sur le bord opposé de la rivière, au milieu de champs et de prés. Les fermes avec leurs grands portails se succèdent le long de la rue principale. Au milieu du village, une place gazonnée accueille la petite église avec son clocher surmonté d'un coq autrefois doré. Des marronniers sont plantés sur le devant. Derrière se trouvent le grand tilleul avec son banc et le vieux cimetière. L'église est flanquée à gauche de la cure, à droite de l'école. En ces lieux, le monde paraît encore préservé. Tout a sa place, chacun accomplit sa tâche quotidienne avec zèle. Ilse aime ce petit village idyllique avec ses habitants, les rectangles bariolés des champs et des prairies entourant la localité, le paysage vallonné qui cède peu à peu la place aux collines et aux montagnes du Taunus, les taches sombres des zones boisées. Chaque fois qu'elle quitte le bruit, la laideur et la grisaille de Francfort pour revenir au village, elle sent que son foyer est là.